Mes chers collègues,

 Je voudrais, pour commencer, remercier ceux qui ont organisé cette journée de travail de m’avoir invité à y participer – et de m’y accueillir, notamment mes collègues – mes anciens collègues ! – du groupe de philosophie. Cela me procure le plaisir de revoir d’anciens collègues et de rencontrer les nouveaux. J’espère que mes quelques réflexions de ce matin ne vous paraîtront pas trop inutiles ou déplacées, et ne vous feront pas regretter cette invitation.

 Cette réunion de travail est consacrée à la technologie, discipline souvent mal connue, mal comprise, à l’intérieur du système éducatif comme au dehors, dans la société. Il est difficile d’en parler de manière juste, même si on s’y intéresse et que l’on est animé des meilleures intentions du monde à son égard. Celui – comme moi – dont les compétences sont juste assez grandes pour savoir cela, sait qu’il ne peut que redouter, et à juste titre, de parler de technique, de technologie, d’enseignement technologique, aussi bien devant ceux qui en sont des spécialistes – de qui il risque de se faire mal comprendre en proférant des approximations et des généralisations hasardeuses – que devant ceux qui n’en sont pas spécialistes – et qui risquent de trouver symétriquement son propos peu clair et trop spécialisé. C’est pourquoi je ne vais pas me risquer, devant un auditoire tel que le vôtre, à parler de manière directe de technologie et d’enseignement technologique de manière précise et détaillée, ni d’apporter des réflexions personnelles (qu’importent mes opinions personnelles ?) sur des questions dont les formulations, le sens et les enjeux, ne cessent d’évoluer (j’en ai fait suffisamment l’expérience autrefois), enjeux intellectuels et épistémologiques, mais aussi enjeux pédagogiques qui ne se confondent pas toujours directement avec les précédents, et encore enjeux politiques, économico-politiques, socio-politiques.

**Je me propose** seulement de vous présenter sommairement les réflexions de celui qui fut sans doute, plus personne n’en doute aujourd’hui, le plus important des philosophes français de la technique du XXe siècle, Gilbert Simondon, quelques réflexions non pas directement sur les réalités techniques et technologiques, mais sur ***les raisons*** qui peuvent justifier à ses yeux ***un*** enseignement de la technologie – raisons qui précèdent la question de savoir ce qu’un tel enseignement doit être de façon détaillée, même si, naturellement, ces raisons ne peuvent que constituer une orientation solide pour avancer vers sa définition.

 Une fois ces raisons brièvement résumées, nous pourrons nous demander si elles ont perdu de leur validité (par exemple parce que la situation historique et sociale de leur formulation aurait pu sensiblement changer), ou bien si elles demeurent toujours valables pour justifier un enseignement technologique – et lequel, dans ce cas.

 L’intérêt de prendre connaissance des réflexions de Gilbert Simondon à ce propos, ne tient pas seulement au fait qu’il les donne dans un ouvrage intitulé *Du Mode d’existence des objets techniques* (Aubier 1958, 2012, que je noterai dans la suite : MEOT), qu’il a écrit en 1958 (c’était sa thèse complémentaire de doctorat), qui est devenu très vite le livre le plus célèbre de la philosophie française de la technique et dont la réputation n’a cessé de s’étendre de façon internationale depuis une vingtaine d’années, mais encore qu’il s’est intéressé personnellement et concrètement à l’enseignement de la technologie en lycée (au niveau de ce que nous appelons de nos jours le collège), dès 1953. Gilbert Simondon, au sortir de l’ENS de la rue d’Ulm et de l’agrégation de philosophie obtenue en 1948, avait été nommé à Tours au lycée Descartes. Il y enseigne la philosophie, mais également les sciences physiques, en raison de ses compétences exceptionnelles dans cette discipline (contrôlées très vite par les Inspecteurs généraux de l’Instruction publique Charles Brunold, puis Bruhat, qui lui a établi un rapport extrêmement élogieux). Il organise aussi un atelier de technologique à titre expérimental, dès 1953 (une circulaire de cette même année instituant un tel enseignement dans les lycées, sous la dénomination de « travaux manuels », dont les contenus seront définis plus tard progressivement), et publie un premier rapport sur cette expérience dans les *Cahiers pédagogiques* de l’INRDP de novembre 1953 (on peut en trouver le texte dans le volume de ses œuvres qui vient de paraître aux PUF, il y a un mois environ, et qui rassemble des articles et cours de Simondon avec pour titre *Sur la Technique*, PUF, 2014).

***Quelles sont, aux yeux de Simondon, les raisons les plus profondes d’introduire un enseignement technologique dans les lycées généraux ?***

Ce sont des raisons (et ce sera un défaut pour les uns et une grande qualité pour les autres) qui ne sont pas d’abord pédagogiques en un sens étroit, mais éducatives, qui ne relèvent pas d’un souci professionnel mais de culture pour tous.

**1-*Le point de départ*** est un constat de type sociologique, psychosociologique (discipline que Simondon a contribué à fonder en France), le diagnostic d’***un malaise sérieux dans la culture*** en ce qui concerne la technique, d’un conflit grave entre la technique et la culture (« culture », ici, veut dire : « culture générale ») : il y a « une opposition dressée entre la culture et la technique », « la culture s’est constituée en système de défense contre les techniques » (MEOT, p. 9). Je n’ai pas le temps de rappeler le climat très général de défiance à l’égard de la technique à l’époque qui précède et qui suit la deuxième guerre mondiale, dans la pensée populaire aussi bien que dans la philosophie ou la littérature (qu’un auteur comme Georges Bernanos ait pu écrire un ouvrage comme *La France contre les robots*, publié chez R. Laffont en 1947, en est un signe).

**2-*Nature et cause de ce malaise, de ce conflit*** : dans les représentations culturelles communes dominantes, la réalité technique n’est pas représentée de manière juste et comme ce qu’elle est, du fait d’une ignorance profonde de ce qu’elle est. Ainsi peut-on observer que « la culture est déséquilibrée » (MEOT, p. 10) : alors que la culture fait une place de choix aux valeurs de la littérature, de la science, des arts (des œuvres et même des objets d’art), la technique, l’objet technique (outil, machine) n’y sont pas représentés de manière valorisée (on leur reconnaît une valeur d’*utilité*, mais non pas de *valeur culturelle*  propre). La cause générale de ce malaise, de ce déséquilibre, réside dans le fait que les représentations culturelles ne sont pas fondées sur une connaissance adéquate des techniques et particulièrement des techniques modernes.

 À la place d’une connaissance objective, il y a d’abord, dans les représentations collectives, si l’on remonte *dans l’histoire*, un mépris séculaire des classes savantes et d’une partie des philosophes, depuis l’Antiquité, pour ce qu’ils considèrent comme une activité vulgaire, « banausique », de mauvais goût, sous-humaine (le travail était réservé principalement aux esclaves, et le métier de la forge, si important en fait socialement et symbole le plus fort de l’activité technique, était considéré comme une activité de brute épaisse, en même temps que divine, il est vrai, dans une ambivalence qui caractérise souvent les choses les plus importantes pour la collectivité : il y a un dieu forgeron dans le Panthéon, Héphaïstos[[1]](#footnote-1), le Vulcain des Romains. Mais le mépris pour l’activité technique est aussi une crainte devant ce qui est puissant et qui, comme tel, peut toujours être étranger à la raison, insensible à la raison, si ce n’est « la raison du plus fort ». Dans l’époque la plus récente (à partir duXIXe siècle), il y a aussi des craintes issues d’une représentation sociale et politique du développement des machines (ce qu’on appelait alors le « machinisme ») comme prenant aux hommes leur travail et leurs moyens de subsistance ; il y a des mythes et des représentations imaginaires et littéraires (comme celles du « robot », ce travailleur inhumain, rival et ennemi des hommes, et plus fort qu’eux, créé dans les débuts du XXe siècle, et qui eut un réel succès culturel). Au demeurant, le sentiment que la machine est toute-puissante, d’une puissance dont on ne peut ni comprendre l’origine ni prévoir la limite, peut alimenter aussi bien la crainte antitechniciste et la technophobie que des illusions confiantes à l’excès dans la capacité de la technique à résoudre tous les problèmes des hommes, y compris les problèmes proprement humains et politiques (ce qu’on peut appeler la « technocratie »).

**3**-***Les conséquences*** ***de ce déséquilibre*** ***dans la culture, d’un*** ***point de vue social et politique*** sont très importantes***.*** En effet, rappelle Simondon, la culture est l’ensemble des représentations, des valeurs et des références d’une société, qui assure la cohésion fondamentale de cette société, son unité synchronique et sa continuité (au-delà des querelles politiques, qui normalement restent comparativement de surface) ; or, la culture ne peut plus jouer ce rôle de régulation sociale si, comme c’est le cas aujourd’hui, elle n’est plus assez générale, vraiment générale, étant essentiellement littéraire, artistique et scientifique : une partie importante de l’activité humaine, de ses schèmes de pensée et d’action, de ses représentations et de ses valeurs n’y est plus représentée, mais elle est ostracisée, elle est considérée comme étrangère.

**4-*Pour lutter contre ce malaise*** tenant fondamentalement à l’absence d’une représentation juste et objective de la réalité de la technique, ce qui laisse toute la place aux illusions et aux passions tristes qui s’en suivent, il faut essentiellement instituer une formation dans ce domaine, un ***enseignement technologique***, qui soit un enseignement technologique ***pour tous***, un enseignement technologique qui ait une portée véritablement culturelle, en somme, une ***culture technologique***, puisqu’il s’agit de soigner un mal dans la culture, une défaillance de la culture. À vrai dire et pour être clair, il faut **intégrer *dans la culture générale*** une dimension technologique :

« Pour redonner à la culture le caractère véritablement général qu’elle a perdu, il faut pouvoir réintroduire en elle la conscience de la nature des machines, de leurs relations mutuelles et de leurs relations avec l’homme, et des valeurs impliquées dans ces relations » (MEOT, p. 13).

 ***Les contenus*** envisagés pour cette formation technologique, comme sa nature (un véritable enseignement, une culture) et son extension (à tous, à part entière dans la formation générale), se tirent, pour ainsi dire, tout simplement de cette finalité, comme une orientation générale, sans que cela ne constitue vraiment un programme déterminé et limitatif : ce sont ***les principes fondamentaux de la technologie***: « les ***schèmes fondamentaux de causalité*** et ***de régulation*,** qui constituent une ***axiomatique de la technologie,*** doivent être ***enseignés de façon universelle*** comme sont enseignés les fondements de la culture littéraire » et scientifique. « L’initiation aux techniques doit être placée sur le même plan que l’éducation scientifique ; elle est aussi désintéressée que la pratique des arts, et domine autant les applications pratiques que la théorie physique ; elle peut atteindre le même degré d’abstraction et de symbolisation » (MEOT, p.13). « Un enfant devrait savoir ce qu’est une ***autorégulation*** ou une ***réaction positive***, comme il connaît les théorèmes de mathématiques » (*belle et lointaine époque, où l’on peut dire de telles choses quand on cherche une référence évidente !*...).

 Mais ***le but fondamental*** est de faire prendre conscience au moyen de cet enseignement de ***ce qu’il en est de la réalité technique,*** telle qu’elle existe aujourd’hui. Il faut reconnaître son existence selon ce qu’elle est en propre, sa nature et sa dignité. C’est ce qui conduit à privilégier, comme première approche dans l’enseignement, l’***objet technique,*** mais l’objet technique sous toutes ses formes : l’objet technique n’est pas compris ici comme une réalité nécessairement limitée et délimitée à la manière d’un individu, cela comprend aussi bien les *ensembles et les réseaux*, qui réticulent le monde entier. Cela n’est pas dire non plus que l’objet est le tout de la technique, comme s’il n’était pas comme tel le produit du tout de *l’activité technique* ; mais c’est reconnaître que la réalité technique, si étendue soit-elle, comme dans les ensembles et les réseaux, se présente à nous comme ayant un *mode d’existence* objectal, objectif, celui d’une réalité objectivement déterminable. Déterminer le « mode d’existence de objets techniques » (pour reprendre le titre de l’ouvrage), c’est cela : chercher à déterminer ce qui fait que la réalité technique existe objectivement comme telle, à sa manière, sur un mode propre – alors que, pour partir des choses les plus simples, il y a dans le monde des réalités qu’on peut appeler « esthétiques » (comme par exemple les œuvres d’art, mais pas seulement) dans la mesure où elles produisent (ou cherchent à produire) un effet esthétique : pour exister, résister et être susceptible de produire leur effet, il faut qu’un tel objet ait été conçu et réalisé avec une certaine technicité, mais ce n’est pas pour autant un objet technique ; autre différence de base (selon Simondon), un objet technique est certes un objet physique mais pas n’importe lequel, ce n’est ni un simple amas de matière inanimée (comme un rocher ou une chose simplement posée sur une autre) ni un être vivant non plus. Peut-être faudra-t-il dire que le type spécifique d’objectivité qui est le sien, intermédiaire entre celui de l’être technique et de l’être vivant, tient à ce qu’il *fonctionne*, à condition, bien sûr, d’expliquer ce que cela veut dire. Mais ce n’est pas mon propos, à présent, il s’agit seulement, au-delà de ces notations rudimentaires données à titre d’exemples simples, de donner une idée de ce que c’est que de reconnaître à la réalité technique le statut, la consistance et la dignité d’un objet, d’une objectivité particulière, spécifique.

 Arrivés à ce point, certains peuvent se dire que ce qui est justifié de la sorte serait un enseignement technologique général, à portée culturelle, qui ne correspond pas à la situation de l’enseignement technologique actuel et, dans cette mesure, manque d’intérêt à son égard. Mais on peut se demander si ces raisons ne constituent pas aussi un moyen de réfléchir à la nature de l’enseignement de la technologie, à sa signification profonde et à ses enjeux sociaux et politiques (d’une portée peut-être plus considérable qu’aucune autre discipline, en tout cas c’est ce que pense Simondon), indépendamment de l’extension et de la définition institutionnelles qui lui sont donnée actuellement.

***Résumons, donc, le résultat où nous sommes arrivés avec Simondon***: ce que l’analyse de la situation actuelle des représentations et des attitudes collectives concernant la technique et la technologie justifierait, selon Simondon, c’est un enseignement et une culture technologiques pour tous, qui soient susceptibles :

1) de corriger l’ignorance, l’erreur et l’illusion concernant la technologie ;

2) de faire accéder le plus grand nombre aux principes technologiques fondamentaux ;

3) de faire apparaître la réalité technique selon ce qu’elle est vraiment, de faire apparaître ***le*** technique, ***le*** *technologique* comme ce qu’il est réellement, autrement dit lui donner une « visibilité » culturelle, psychosociale, ce qui veut dire :

a) comme un ordre propre de réalité, *sui generis*, ayant un *mode d’existence* propre et le déterminant comme un *ordre ontologique* original à côté de la matière inerte et à côté du vivant, peut-être à côté d’artefacts produits par l’homme mais qui ne méritent pas l’appellation de technique (je sais que tout cela mérite discussion) ;

b) un ordre ayant (au moins pour partie) sa logique, son organisation, ses normes, son autonormativité (en somme tout ce qui fait une « discipline » au sens vrai et fort du terme, qui signifie ce qui peut être enseigné et le mérite, ce à quoi cela vaut d’être formé parce que c’est formateur) ;

c) un ordre tel, en somme, que la réalité technique ainsi comprise puisse avoir des relations avec les autre champs de réalité et de discipline sans s’y dissoudre et y être absorbée. Cela ne revient pas du tout à oublier que la réalité technique relève dans sa conception, sa production, son utilisation, indépendamment de ceux qu’on reconnaît comme les plus techniques, de facteurs multiples et de nature variée, donc de points de vue d’étude différents (psychologique, psychosociologique, sociologique, économique, industriel, commercial, etc.), toute l’œuvre de Simondon, en tout cas, ne cesse de le rappeler (dans le MEOT, mais aussi notamment, par exemple, son cours sur la *Psychosociologie de la technicité[[2]](#footnote-2)*) ; mais si l’on ne peut définir ce que serait la réalité technique en elle-même et une discipline technologique ayant une certaine autonomie et autonormativité, alors la réalité technique perd toute visibilité et aucune discipline ne peut servir de base pour organiser et contrôler avec objectivité et légitimité les relations interdisciplinaires absolument indispensables à son propos.

 Les trois derniers points sont liés. Si la technologie est considérée selon cette perspective (si elle peut l’être) dans la forme où elle est enseignée, alors, même si elle n’est pas actuellement (et peut-être pour longtemps encore) enseignée à tous dans une perspective culturelle, elle est susceptible, cependant, à mes yeux, d’œuvrer dans cette perspective culturelle, si importante et si urgente aux yeux de Simondon. Cette « perspective culturelle », je le redis, ne correspond pas à je ne sais quel « supplément d’âme » que l’on ajouterait à la technique pour l’humaniser ou la spiritualiser, mais à une fonction on ne peut plus importante de la culture : pouvoir jouer un rôle positif dans la régulation sociale et politique, lors des choix sociaux et politiques. Or, comme on le sait, les représentations et les attitudes collectives à l’égard de la technique et de technologie, constituent un point très important et très sensible dans les déterminations politiques.

 C’est pourquoi je fais remarquer ceci : à supposer que l’effort de Simondon pour faire apparaître la réalité technologique comme un ordre propre, un mode d’existence et un mode de pensée originaux, ne soit pas convaincant pour tous (et il est bien normal que les idées soient d’abord discutées et soumises à la plus rude épreuve qu’on puisse), y a-t-il, c’est mon interrogation, une recherche qui prenne la relève de celle de Simondon, avec d’autres hypothèses, avec d’autres tentatives de réponse, bien sûr, mais sur la même question : qu’est-ce au juste que le technologique ? Qu’est-ce proprement que la réalité technique ? Peut-on donner à la réalité technique une ***visibilité culturelle*** telle que les débats sociaux et politiques ne soient pas, quand la technologie semble en jeu (et elle l’est de plus en plus, semble-t-il), fondés (si j’ose dire) sur des réactions aléatoires, ou bien régulés et modulés par des stéréotypes culturels de la technologie qui lui sont défavorables ? C’est bien un appel à collaboration entre technologues et philosophes, que je formule ainsi.

 C’est un véritable renversement de perspective, qui serait justifié ici, par rapport à la manière dont on pense souvent l’importance et la dignité d’un enseignement de la technologique : il n’y a plus à se demander comment lui conférer l’importance et la dignité culturelle et sociale, qu’il mérite, mais comment concevoir cet enseignement, dans son contenu, dans le sens qu’on lui reconnaît, le cas échéant dans l’extension qu’il conviendrait de lui donner, en sorte qu’il soit à la hauteur de l’importance sociale, psychosociale et politique, qu’il possède réellement et indiscutablement – et qui est beaucoup plus importante peut-être que son importance économique, industrielle et commerciale, précisément parce qu’elle-même en dépend aussi.

 Or, les débats sociaux et politiques sont nombreux, qui, au-delà de la question qu’ils traitent, engagent à vrai dire une idée de la technologie et de la valeur qu’on lui prête, de la confiance ou de la défiance qu’on lui porte : au premier chef, toutes les discussions liées à des enjeux écologiques, qui tendent à envahir le débat politique ; mais aussi toutes les questions politiques, aussi bien que celles qui ont lieu à l’intérieur des entreprises et concernent leur fonctionnement, leur vie et leur survie, dont la solution semble passer par une technicité tout à la fois industrielle, économique et financière.

 Le monde industriel, économique, social et politique a évidemment changé depuis 1958, et la nature des images psychosociales, des représentations collectives culturelles de la technique n’est sans doute plus tout à fait la même ; mais ont-elles changé de manière vraiment importante par rapport à ce que Simondon a essayé de faire apparaître et à ce qu’elles justifiaient à ses yeux concernant l’importance d’un enseignement technologique de qualité ? Cela n’est pas sûr. Peut-être la défiance à l’égard de la technique s’est-elle déplacée un peu selon les couches sociales, mais on pourrait dire qu’elle est aujourd’hui beaucoup plus forte en un sens du fait de la diffusion des idées et de la sensibilité « écologique », qui touche tous les milieux sociaux mais moins les milieux populaires (notamment pour des raisons économiques, sans doute).

 Pour beaucoup (on le voit se manifester nettement dans les débats socio-politiques et les positions prises sur les questions à enjeu écologique), la technique et la technologie n’apparaissent pas comme un ordre de normativité autonome par rapport à la normativité économique industrielle et commerciale, et aux valeurs de l’utilité, du profit, de la puissance: la technologie apparaît plutôt dans ces représentations collectives comme une forme de l’activité et de la normativité économiques et commerciales, de la recherche de l’utilité, de la rentabilité, de la puissance. Sur le versant de ce qui touche directement à l’écologie, cette hostilité et cette méfiance prennent la forme voisine suivante : la technique et la technologie apparaissent comme une forme de la destruction et du remplacement incessant de *ce qui existe* et de *ce qui* *vaut durablement* (nature, tradition, morale, etc.), normée par une recherche sans répit et par principe de la nouveauté et de l’innovation, et par ce qu’on a appelé le « principe de Gabor », qui énonce que tout ce qui est possible techniquement sera réalisé un jour infailliblement sans résistance possible – ce qui caractérise la technologie comme a-morale, an-éthique, c’est-à-dire non pas nécessairement immorale, mais insensible à la normativité morale ou éthique, ce qui y conduit donc tout de même fréquemment.

 Dans ces conditions, si l’on reconnaît que les représentations culturelles de la technique et de la technologie sont de plus en plus importantes dans les débats politiques actuels, on reconnaîtra peut-être aussi que certaines manières collectives fréquentes de se représenter la technique et la technologie de manière fortement négative sont consonantes précisément avec les efforts que font certains formateurs pour *booster*, si j’ose dire, leur formations technologiques, au moyen de l’injection revendiquée de valeurs et de normes qui régissent d’autres domaines comme ceux de l’économie, de la vente, etc. Bien sûr ces manières de penser la technologie sont peut-être tout à fait « réalistes » et efficaces (j’ai tendance à le penser), pour former des technologues innovateurs sachant vendre avant tout (leurs produits, et, plus que leurs produits, leur projets, et, plus que leurs projets, leur qualité personnelle et leur C.V.., etc.). Mais réussir à diffuser de telles représentations de ce que seraient l’être technique et la réalité de la technologie, ne peut ensuite qu’amener certaines populations à s’en défier comme de la peste. Avant de décider de tout faire dans le système éducatif pour assurer la réussite et la diffusion de cette représentation de la technique et de la technologie, dont je vois bien d’autre part l’intérêt qu’il peut présenter d’un certain point de vue, je suggère seulement qu’on évalue ses conséquences socioculturelles et donc directement politiques mais aussi économiques – car la *nouvelle donne*, que les défenseurs de la nouveauté et de l’innovation ne pourront écarter par principe, c’est qu’il y a une liaison plus directe et rapide que jamais de nos jours entre ces domaines, et jusqu’au *court-circuit* parfois. La politique, la possibilité que des choix politiques raisonnables soient opérés dans des débats démocratiques, ne seront pas les mêmes selon ce que sera l’image psychosociale et culturelle de la technique et de la technologie, pour le meilleur et pour le pire, la possibilité d’une réussite économique, industrielle et commerciale non plus, pour les mêmes raisons.

**En conclusion**, je me borne seulement à faire donc ces deux constatations :

1) l’enseignement de la technologie ne peut qu’avoir un impact sur des représentations collectives de la technique et de la technologie et leur implication dans des domaines très sensibles de la vie sociale et politique. Il n’y a pas à chercher à augmenter son importance culturelle, sociale et politique de l’enseignement technologique : elle est, de fait, plus grande que celle de la plupart des disciplines enseignées à l’école ; mais la responsabilité à l’égard de ce qu’elle enseigne, des représentations, des images et des valeurs, qui y sont associées, est, de ce fait, plus grande qu’à propos de n’importe quelle autre discipline, peut-être.

2) Certaines manières d’organiser et de présenter la technologie (indépendamment même de la question de savoir si elles sont justifiées sur le fond) tendent, de fait, à faire disparaître la technologie, comme discipline spécifique et ordre de réalité propre, et à présenter comme valeurs et normes caractéristiques de la technologie, des valeurs et normes de domaines autres comme l’économie. Ce qui renvoie au point précédent.

 Cela vaut donc la peine d’examiner le coût intellectuel et épistémologique, d’une part, culturel, social et politique, d’autre part, de la renonciation à la recherche de ce que pourrait être la réalité technique et technologique comme ordre propre ayant une certaine autonomie et normativité.

Jean-Yves Chateau

1. C’est un dieu, fils d’Héra, la femme de Zeus, mais que Héra a conçu seule pour se venger de Zeus, qui avait conçu seul Athéna : on admirera le croisement entre féminité et virilité, force athlétique et sagesse dans la divinité du dieu de la forge, symbole fort de la technique antique. Héraclès lui-même (Hercule chez les Romains) n’hésitera pas à user de l’aide d’Héphaïstos (lors du cinquième de ses célèbres *Travaux*), en l’espèce d’un objet en bronze, caractéristique du savoir-faire du dieu forgeron, mais dont l’efficacité ne fut pas celle de la force brute des armes habituelles qui blessent mais celle du plus spirituel des organes des sens, l’ouÏe : c’est le son incomparable d’un gong, qui sema l’effroi ce jour-là parmi les adversaires de notre Hercule, les oiseaux du lac de Stymphale, aux ailes d’acier et mangeurs d’homme, un gong forgé par Héphaistos et offert à Héraclès par … Athéna elle-même. [↑](#footnote-ref-1)
2. Qui vient d’être republié dans le volume mentionné précédemment : *Sur la technique.* [↑](#footnote-ref-2)